

57

LÉON RIFFARD

TROIS
FABLES NOUVELLES



Bibliothèque Maison de l'Orient



157344

MANTES
IMPRIMERIE DU PETIT MANTAIS

—
1881


A AMÉLIE

LES DEUX PIGEONS ET LE SEIGNEUR


Deux époux très bons, très fidèles,
Vivaient sous même toit : indicible bonheur !
Jamais un mouvement d'humeur.
Rien n'avait pu troubler leur mutuelle ardeur ;
Et pourtant ils avaient des ailes.
Car il ne s'agit pas de vous, ami lecteur,
Vous l'avez deviné sans peine.
En fait de constance et de cœur,
Ne citons pas l'engeance humaine.
Nos héros habitaient un joli colombier,
Tout enguirlandé de verdure.
Style chinois : pagode en miniature.
A la pointe de la toiture
Un ramier
Par tous les temps, pluie ou tempête,
A tous les assauts faisant tête,
Ouvrait au vent
Son aile peinte sur fer blanc.
C'est là que nos époux-modèles,

Plus amoureux que tourterelles,
Toujours pondant, toujours couvant,
Leurs pigeonneaux toujours gavant,
Eussent joui d'un bonheur sans mélange,
Si l'homme, cet affreux larron,
Qui tout dérobe, et qui tout mange,
N'avait de temps en temps visité la maison.
Et chaque fois, du nid à la cuisine,
Pour la compote ou pour la crapaudine,
Ils ne faisaient qu'un saut, hélas ! les chers enfants,
Sous les yeux éplorés de leurs pauvres parents.
Enfin désespérés, à bout de patience,
Un beau matin,
Ils quittèrent leur résidence,
Pour aller s'établir dans un bosquet voisin,
Sur les derniers rameaux d'un gigantesque charme.
Jardinier de sonner l'alarme :
Les pigeons... les pigeons sont partis !
Et seigneur d'accourir disant : « petits, petits,
Revenez bien vite au logis.
Que voulez-vous ? qu'allez-vous faire ?
Avez-vous pas pour ordinaire
Sarrasin, millet, chènevis,
Sans compter mainte friandise ?
Dans la salle à manger vous entrez sans façon,
Aussitôt que la nappe est mise,

Et vous êtes reçus même dans le salon.
La nuit, êtes-vous pas dans votre maisonnette
A l'abri de dame Belette ?
Mais las ! Quel sera votre sort,
Si vous nichez sur ce vieux charme ?
Toujours quelque nouvelle alarme ;
Toujours quelque danger de mort !
Et tenez, voyez-vous l'épervier qui tournoie,
Là-haut, là-haut, guettant sa proie ? »
« Laissez-nous donc en paix avec vos éperviers, »
Dirent les deux pigeons, « En somme,
Pour nous le plus cruel de tous les carnassiers,
C'est vous ! ce sont vos cuisiniers !
Ce n'est pas l'épervier, c'est l'homme. »



A OCTAVIE



LA CRUCHE

Sur la tête, une cruche pleine,
Jeanneton droite comme un I,
Un bras ballant, l'autre arrondi,
S'en revenait de la fontaine.

Il était midi. Quel soleil !
Pas une ombre, pas une haleine !
Tout était brûlé dans la plaine.
Seul, au milieu du blé vermeil,
Comme en un cadre non pareil,
Riait dans la clarté sereine
Le vert massif de la fontaine.

Et Jeanneton, à petits pas,
Au travers des moissons avides,
Allait, portant pour le repas,
Son vase en grès, aux flancs humides.

Les coquelicots, les bleuets,
En voyant passer la fillette,
Se disaient entre eux, les pauvrets !
« C'est de l'eau qu'elle a sur la tête.
Il en faudrait peu, presque pas !

Pour calmer notre soif ardente.
Une goutte suffit, hélas !
Pour sauver une fleur mourante.
Et la cruelle passe ainsi,
Sans broncher, sans tourner la tête.
De nous elle n'a pas souci,
A moins que ce ne soit pour fleurir sa toilette
Vienne dimanche ou jour de fête. »
Un glayeul, à moitié fiétri,
Plus malade, ou bien plus hardi,
Lui dit enfin dans son langage :
« Avant de rentrer au village,
O mignonne, laisse tomber
Par le goulot de cette jarre
Un peu d'eau. Ne sois pas avare :
Tu vois, nous allons succomber.
D'ailleurs, tu n'auras pas la peine
De retourner à la fontaine.
Rien qu'un peu, pitié ! presque rien,
Et ta cruche restera pleine. »
Jeanneton le comprenait bien ;
Car, enfant, en gardant les vaches,
Au bord des blés, sur les talus
Pleins de mauves et de bourraches,
Elle avait deviné le langage confus
Que les fleurs, laides comme belles,

Dans leurs hymens, dans leurs querelles,
Soir et matin se chuchotent entre elles.
Mais elle était pressée et ne s'arrêtait pas.
Un chardon indigné se lève dans la sente
Sous les pieds nus de la méchante.

Piquée, elle fait un faux pas,
Et patatras !...

La cruche glisse, quel déboire !
Tombe, se casse, échappée à la main,
Et l'eau coule à longs flots. L'autre chante victoire :
« Ah ! tu ne voulais pas, dit-il, nous laisser boire.
Eh bien ! vois, à tes frais nous allons prendre un bain. »

Nous sommes tous pressés, plus ou moins, dans la vie.
Par des chemins plus ou moins doux,
Sur la tête nous portons tous,
Qu'on nous plaigne ou qu'on nous envie,
Une cruche fragile, hélas !
Qui peut glisser à chaque pas :
C'est celle de nos jours. Cependant qu'elle est pleine,
Sachons à l'appel du malheur
Nous arrêter, s'il faut, un instant dans la plaine.
— Oui, mais le temps perdu, mon intérêt ! — Erreur !
Pauvres calculs que ceux de la prudence humaine.
L'inspiration de ton cœur
Est encore la plus certaine.

A JENNY

L'ACACIA & LE PEUPLIER

Un peu loin de l'allée, au milieu du gazon,
Dont la fine verdure encadrait la maison,
Un acacia séculaire
Étalait ses rameaux épais,
Arrondis en forme de dais,
Au-dessus d'un banc circulaire.
Dans le massif voisin, les arbres les plus beaux,
Au-dessus de mille arbrisseaux,
S'entre-croisaient, d'aucuns s'élançant dans l'espace,
D'aucuns retombant avec grâce,
Casquant ou pyramidant,
Feuillages d'or brochés sur feuillages d'argent.
D'un triple rang de fleurs s'égayait la bordure.
Au centre un peuplier superbe, déjà vieux,
Dressait hardiment vers les cieux
Sa haute flèche de verdure,
Dont le bout dépassait le toit de la villa.
Offusqué de ce voisinage,
Le gros acacia

Dit au grand peuplier, un certain jour d'orage :
Je vous plains bien sincèrement,
Car c'est pour vous un vrai tourment
Que ce vent !
Quel déchaînement, quelle houle !
Quant à moi, je me ris de sa vaine fureur ;
Je me tiens coi, je fais la boule.
Mais vous, votre excès de hauteur
Vous livre sans défense
Aux assauts du mistral, sitôt qu'il entre en danse.
Sous la tempête de ses coups
Je vous entends gémir, sans pouvoir rien pour vous.
Le *peuple*, profitant d'un instant d'accalmie,
Lui répondit : Merci de votre sympathie,
Merci, voisin, mais calmez-vous :
Je me ris comme vous de ce bruyant courroux.
Je fais mieux : sans courber l'échine,
Puissamment arc-bouté sur ma triple racine,
Je tiens bon, je combats ce stupide souffleur.
Voilà plus de cent ans que nous luttons ensemble.
Il me connaît. Et ne croyez pas que je tremble.
Je courbe le cou, soit ! mais, comme le lutteur,
Pour mieux le relever, et je reste vainqueur !
Et tenez, il faiblit : l'ouragan se fait brise.
Il fait moins noir, on y voit mieux.
Et vous pouvez d'en bas voir, avec de bons yeux,

Dans l'obscur clarté des cieux,
Le profil de ma tête grise.
Déjà le jour, qui pointe à l'horizon,
Me détache un pâle rayon ;
Cependant que, noyés encore dans les voiles
Que la nuit peu à peu replie autour de moi,
Vous ne voyez ni les étoiles,
Ni l'aube qui rougit. Mais quoi !
Le Dieu, voici le Dieu ! le Dieu qui tout ramène.
Il émerge du sein des eaux,
Embrasant de ses feux le transparent abîme.
Le premier je m'incline, et les petits oiseaux,
Les chardonnerets, les moineaux,
Pour mieux le saluer, se perchent sur ma cime.
Cessez donc de me plaindre, ô mon brave voisin.
Quand on a reçu du destin,
Comme moi, la force et la taille,
Il faut savoir livrer bataille.

Ce *peuple* parlait sagement,
Bien qu'il manquât un peu, peut-être, de mesure.
Tel a le goût de l'aventure ;
Tel autre celui du logis.
Vous, vous parlez, et moi, j'agis.
Chacun suit son instinct, sa pente, sa nature.